

Colloque *Re-membering the Body*  
Institut d'ethnologie / Musée d'ethnographie  
Neuchâtel, 6-8 septembre 2012

Premier panel | Le corps dans tous ses éclats

Communication

**Lorsque la mémoire collective est "ancrée" dans le corps: des discours sur l'excision aux souvenirs des femmes excisées**

*Michela Villani, Doctorante en sociologie, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS), EHESS Paris*

Dans toutes les sociétés, le corps fait l'objet de modifications, de formes et de techniques d'apprentissage, d'usages différents. Si le corps est le véhicule d'une transmission intergénérationnelle de savoirs particuliers, de mémoires familiales, de traditions culturelles, il est également le lieu de la reproduction des discriminations liées à la classe sociale, à la race et au sexe. Le corps est ainsi soumis à différentes formes d'assujettissement. L'incorporation (embodiment) des normes rend possible cette régulation d'individus, voire de populations. L'excision constitue un exemple particulier des formes de contrôle et de gouvernement des corps (Fassin et Memmi, 2004) - et a fortiori de la sexualité - au sein de certaines sociétés.

La conception du corps est imprégnée de significations culturelles, tout particulièrement lorsqu'il s'agit des organes sexuels et de leur fonction reproductive. La conformité aux normes corporelles est encouragée par les productions culturelles des valeurs esthétiques. Le travail sur le corps, son façonnement, son altération, sa décoration, sa mutation ou sa mutilation, sont influencés à la fois par les valeurs esthétiques – ce qui est considéré « beau » et « sexuellement désirable » – et par les valeurs morales – ce qui est considéré décent, propre et bien (Gruenbaum, 2001 ; Mascia-Lees et Sharpe, 1992). La forme particulière du corps peut définir le statut de la décence et de la moralité, tout comme de l'inconvenance ou du rejet.

La modification des organes sexuels n'est pas une spécificité des sociétés africaines, c'est une pratique qui prend différentes formes selon le contexte où elles sont effectuées. Par exemple, en Occident la chirurgie sexuelle est un marché en devenir. Le rétrécissement de l'orifice vaginal (vaginoplastie), la reconstruction de l'hymen (hymenoplastie), la réduction ou la modification des petites lèvres (labiaplastie) sont considérés comme des interventions esthétiques, alors qu'une intervention similaire faite en milieu « traditionnel » acquiert la qualification de « mutilation sexuelle ». Une fois encore, ce ne sont pas les actes eux-mêmes (couper, modifier) qui ont un sens intrinsèque. La connotation qui leur est attribuée dépend du contexte (milieu hospitalier/dehors), du statut de qui exerce l'acte (personnel médical/praticien traditionnel) et du savoir qui lui est attribué (compétence/ignorance), tout comme du statut de qui le subit (adulte/enfant) et de sa possibilité de formuler un consentement (choix/violence). Enfin le sens ontologique selon lequel les organes sont définis et l'ordre hiérarchique à travers lequel ils sont classés par la biomédecine (organe/partie du corps), rendent ces actes licites ou illicites, esthétiques ou criminels.

À partir des années 1970 l'excision a fait l'objet de débats publics, bien qu'à cette époque l'argument de la « différence culturelle » primait encore sur la reconnaissance de la violence. L'excision a été par la suite au centre de revendications où la question des droits, du respect

de la personne, de l'égalité entre hommes et femmes, furent autant d'arguments invoqués. Rebaptisée « mutilation génitale féminine » dans les années 1990, l'excision devient un problème de santé publique ainsi qu'un crime contre les femmes. En 2001, l'Unesco publie la Déclaration universelle sur la diversité culturelle, adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies, dans la volonté de distinguer ce qui relève de la « culture » de ce qui n'en relève pas. Sur la base de cette Déclaration, en 2005 l'Unesco établit dans la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, les principes, les droits et les obligations définissant la « culture ». La diversité culturelle doit désormais s'exprimer dans « un cadre de démocratie, de tolérance, de justice sociale et de respect mutuel entre les peuples et les cultures ». Dans l'époque contemporaine, il n'y a plus aucun doute : l'excision n'est pas un fait culturel en Occident.

La reconnaissance de l'excision comme crime conduit ainsi à la reconnaissance du droit à la réparation. À travers la reconstruction de l'organe coupé, la médecine dit pouvoir annuler les effets d'une tradition mutilante. Derrière une médecine réparatrice qui redonne de la vie dans la gratuité, les symboles de la nation se renouvellent et se réactualisent dans la corporéité. Les expériences personnelles et sexuelles des femmes excisées interrogées en milieu hospitalier met en lumière le processus de reformulation de leur vécu en termes de traumatisme. L'excision, avant considérée comme « quelque chose de normale », devient pathologique, voire un handicap, lorsque ces femmes sont insérées dans le nouveau contexte de migration. Le projet de réparation clitoridienne des femmes excisées se fonde à la fois sur un besoin physiologique (ressentir plus de plaisir) mais aussi sur la volonté de s'émanciper de l'image stigmatisante de la « femme excisée ».

Le souvenir de l'excision est reconstruit a posteriori et prend appui sur la possibilité de se voir réparer. Parmi les 31 femmes interviewées, 18 ont été excisées avant l'âge de 3 ans et ne gardent aucun souvenir de l'événement. Pour les autres, dont l'excision a eu lieu entre 4 et 6 ans (7 femmes sur 31) ou entre 9 et 12 ans (6 femmes sur 31), les souvenirs sont accessibles. Souelha, femme de 34 ans née à Paris de parents sénégalais de l'ethnie Soninké parle d'un « ancrage » du souvenir de son excision dans le corps : « Ce sont des choses qu'on n'oublie pas hein ! C'était en 79, j'avais 6 ans, et je n'ai rien oublié de ce qui s'est passé. C'est ancré. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas ». Mais plus que l'âge à l'excision, c'est l'âge de la « découverte » qui signe l'entrée dans une nouvelle perception de soi. Parmi les femmes migrantes, notamment celles qui arrivent tard en France, certaines disent avoir considéré leur excision comme « normale ». Socialisées en Afrique et entrées dans la sexualité dans un contexte où l'excision est admise, certaines d'entre elles s'aperçoivent alors de l'existence d'autres discours qui problématifient le lien entre excision et plaisir sexuel. Les filles de migrants quant à elles se disent plus « choquées » par la découverte de leur excision. Vis-à-vis des autres femmes en France, elles affirment ne pas se sentir « une femme à part entière ».

En général, la plupart des femmes « découvrent » avoir été excisées par un-e gynécologue ou par le partenaire. À partir de cette « (re)découverte », elles signalent un changement dans la perception d'elles-mêmes, de leur corps, de leur sexe. Indépendamment du fait qu'elles se souviennent ou non du moment de leur excision, dès que celle-ci est « découverte », les femmes interrogées ne se considèrent plus comme « normales ». Elles ont un sentiment de honte liée à leur excision, et face à un partenaire souvent nient être excisées. L'excision est une raison pour se sentir « bloquée » et « coincée ». La confrontation avec des femmes non-excisées est centrale dans la genèse de la perception de la différence. Une fois installé, ce sentiment d'anormalité contribue à construire une identité féminine déviante par rapport à la norme.

Certaines parlent explicitement d'un sentiment de handicap qui les bloquerait et les empêcherait de faire certaines activités (prendre une douche dans un endroit public, se déshabiller devant un homme, avoir des rapports sexuels). La (re)découverte marque

l'entrée dans un processus où l'histoire personnelle et collective est revisitée. Les femmes se lancent ainsi à la recherche d'éléments et d'explications concernant leur excision. Dans cette quête, les femmes s'engagent dans un véritable parcours de questionnement, qui implique bien évidemment leur identité de femme, mais aussi leurs relations familiales.

La généalogie de l'excision comme crime, les discours publics sur les « mutilations sexuelles », l'injonction au plaisir dans la vie sexuelle dans la société contemporaine, ont des effets pratiques dans la vie des femmes excisées qui formulent une demande de réparation clitoridienne. La mémoire collective d'un objet autrefois ou ailleurs considéré comme « culturel » ou « traditionnel » est ancrée dans leur corps, qui est connoté comme un corps défaillant et handicapé dans l'intimité. Ainsi reconfigurée, l'excision dans les expériences personnelles et sexuelles de femmes concernées, révèle la complexité du sens et du pouvoir matériel des actes et des pratiques culturelles.